

L'enfant et le « bigounier »

Lorsqu'on s'intéresse à un personnage obscur, sans famille, mort depuis des lustres, il est bien rare que l'on en ait une description physique... sauf si l'un de ses contemporains a eu la bonne idée d'en fournir une, en couchant, par exemple, ses souvenirs sur le papier. C'est le cas ici. Celui qui tient la plume s'appelle Guy Roudot (1913-1997)¹, issu d'une famille établie de longue date à Châteauneuf. Enfant, comme tant d'autres, il passe les vacances d'été chez ses grands-parents. Ceux-ci habitent le bourg, route de Varzy, à quelques pas de la mairie. C'est là qu'il va croiser le chemin de ce « bigounier », auquel il consacra, bien plus tard, quelques lignes. Comme chacun sait, les écrits restent... et il arrive même qu'ils soient lus et rencontrent ainsi un écho imprévu ! Le fait que ce bigounier ait en quelque sorte un visage, grâce à Guy Roudot, suscite évidemment la curiosité. Qu'il cumule en outre, comme on va le voir plus loin, les handicaps sociaux et physiques renforce encore cet intérêt. À quoi a bien pu ressembler sa vie ?



Un troupeau de chèvres, et son « bigounier », à Châteauneuf vers 1920²

Mais peut-être faut-il commencer par expliquer ce qu'est un « bigounier ». Le mot ne figure pas dans les dictionnaires, même spécialisés. C'est un dérivé du mot « bigue », désignant autrefois en terres nivernaise et morvandelle, la bique, la chèvre. Un « bigounier » est donc un meneur de « bigues ». À Châteauneuf, à l'époque qui nous intéresse ici - c'est-à-dire dans les années 1920 -, chaque famille ou presque possède une ou plusieurs « bigues ». Pendant la journée, on en confie la garde au bigounier et chacun vaque ensuite à ses occupations.

¹ Guy Roudot est l'auteur de *Mémoires d'enfance (1913-1929)*, journal écrit à la fin de sa vie, dont un extrait, consacré au bigounier, nous a été transmis par sa fille Michèle en 2005. Les passages en italique en sont tirés.

² L'homme photographié sur cette carte postale ancienne, au milieu de son troupeau, est-il Albert Oui, « notre » bigounier ? À défaut d'être certain, c'est en tout cas parfaitement plausible.

Au bourg, il n'y a à l'époque qu'un seul bigounier - on dit *chevrier* ou *berger* dans l'administration. Au sein de la population, ce dernier se distingue donc par sa profession mais aussi par son nom de famille car il s'appelle... Oui³ ! Ce patronyme, qui fait sans doute sourire les uns, rend les autres songeurs : « Oui... à quoi ? », « Oui... à la vie qui est la sienne ? », « Oui... à la solitude et à la misère ? »

Numéros d'ordre		Renseignements sur les Enfants.	Catégorico						Date du décès à l'hospice.	Envoi à la Campagne Date de destination.	Observations.
Abandon	Dépôt		Exonérés		Abandonnés		Orphelins				
			Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles			
		Du 22 ^{ème} 1874 Nom <i>Oui</i> Prénoms <i>Albert</i> Né le 21 7 ^{ème} 1873 A Paris (10 ^e) Fils de <i>Emilie Florentine</i> <i>à de Père non D</i> <i>demeurant depuis</i> <i>Abandonné par Direction</i>								Paris le 20 Octobre 1874 à 12 ^{fr} 1874 Pénny 1874	

Albert Oui, dans le *Registre des enfants assistés* (Archives de Paris, D5X4 350)

Albert Oui - puisque c'est son nom - est originaire de Paris. Il y naît à l'hôpital Saint-Louis, dans le 10^e arrondissement, le 21 septembre 1873. Enfant naturel, né de père inconnu, il est le fils d'Émilie Léontine Oui, 21 ans, perlière. Celle-ci, qui vit au 27, rue Morand (11^e), dans un immeuble qui existe encore aujourd'hui, « *ne s'est jamais occupée de son enfant* ». Un trait oblique dans le *Registre des enfants assistés* indique qu'il fait donc partie de la catégorie des enfants abandonnés. Décidément né sous une mauvaise étoile, il est en outre atteint de « *kératite chronique* » et, en conséquence, quasiment aveugle. Trois mois après sa naissance, il est mis en nourrice et « *envoyé à la campagne* ». Une pension lui est attribuée, d'abord de 3 francs, puis de 12 francs par mois⁴. C'est là le parcours ordinaire, à l'époque, de bon nombre d'enfants abandonnés.



Une nourrice morvandelle

On retrouve sa trace, en 1886, à Châteauneuf-Val-de-Bargis. Il a alors 13 ans et vit dans une famille d'adoption composée de Jean Guyot, maçon, et de Françoise Jeannet, couturière, des petites gens qui trouvent là une occasion d'améliorer leurs maigres revenus grâce à l'allocation versée à leur pensionnaire. Le couple n'a alors qu'un seul enfant - Eulalie, 7 ans - et accueille sous son toit, outre Albert

³ Le patronyme *Oui* n'est pas toujours orthographié ainsi dans les registres. On relève de multiples variantes : *Ouy, Houi, Houy...*

⁴ Toutes ces informations sont tirées du *Répertoire d'admission des enfants assistés de Paris* (Archives départementales de Paris, D5X4 350).

Oui, un second enfant « *de l'hospice* », plus jeune⁵. La famille est établie au bourg. Quelle place les deux « *Petits Paris*⁶ » ont-ils au sein de la cellule familiale ? En 1895, la fille de la maison - qui n'a que quinze ans ! - se marie. Dans le registre des mariages, aucune mention n'est faite de ses frères adoptifs - qui ne sont sans doute pas considérés comme tels -, et on ne trouve pas non plus trace de leur signature. Ont-ils seulement été conviés à la cérémonie ? En 1898, Jean Guyot, le père adoptif, meurt. La famille paraît alors se disperser.



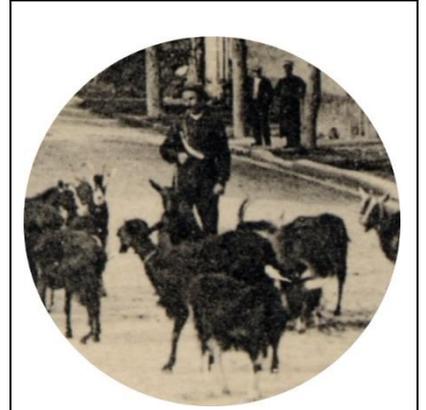
Route de Varzy, Châteauneuf-Val-de-Bargis

Désormais, Albert Oui vit seul, toujours au bourg. Quelques années plus tôt, en 1893, il a été exempté du service militaire, sans doute en raison de sa cécité. Il gagne sa vie, misérablement, en exerçant l'activité de chevrier. Chaque matin, vers 9 heures, il sort de chez lui, rassemble son bouc et ses chèvres, une trompe autour du cou, une fine badine à la main, et traverse le bourg. Sur son passage, les habitants laissent leurs animaux rejoindre le troupeau qui va grossissant. Le bigoumier les emmène paître dans les communaux, à la sortie de la ville, en revient vers midi et y retourne ensuite tout l'après-midi. Il est payé - « *bien peu* » - par les propriétaires des chèvres.

⁵ En 1886, on dénombre 79 « *enfants assistés de la Seine* » dans les familles de Châteauneuf (Recensement de 1886, Archives départementales de la Nièvre, 6 M 064/1). En 1906, ils sont 114 (6 M 064/2).

⁶ On appelait ainsi les enfants assistés originaires de la région parisienne accueillis dans les familles nivernaises. À l'époque qui nous intéresse, ces enfants sont au nombre de 29 000, répartis entre 15 départements (*Le Cosnois*, 21 mai 1887).

Dans les années 1920, à la belle saison, lorsqu'il passe route de Varzy, devant la maison du cordonnier Roudot - l'un des rares à ne pas posséder de chèvre, justement -, il y a toujours un petit garçon à la mine éveillée qui lui lance le bonjour. C'est Guy, le petit-fils du cordonnier, en vacances chez ses grands-parents. Le bigounier ralentit l'allure, laisse le petit garçon s'approcher des chèvres, les caresser. Peut-être lui offre-t-il une timbale de lait ? Chaque matin, le petit garçon guette son passage et ce moment, qui se répète chaque jour pendant tout l'été, va marquer durablement sa mémoire. Le bigounier devient une figure de son enfance, une de ces ombres sur lesquelles on se retourne, bien plus tard, avec émotion et presque avec tendresse. Il n'a pourtant, sur le plan physique, rien de bien attrayant : il est « *laid, boiteux, bossu, louchant et sentant le bouc* »... mais c'est un homme sympathique. Plus tard, l'enfant, devenu adulte, le dépeindra sous les traits d'« *un sage* », « *vivant dans la contemplation de la nature* », connaissant « *le ciel par coeur* » et prévoyant « *à merveille le temps* ».



Le bigounier de Châteauneuf

L'enfant grandit, quitte Châteauneuf, vit sa vie et oublie pour un temps le chevrier. Le bigounier, lui, continue la sienne, inchangée. Tous les deux sont désormais aussi éloignés l'un de l'autre que s'ils vivaient aux antipodes. Albert Oui meurt à Nevers le 3 octobre 1941, dans l'isolement le plus complet (c'est un employé de la ville qui signe le registre des décès). Ce n'est que bien plus tard que le petit garçon, devenu un vieux monsieur, se souviendra du « *bigounier* » de son enfance et, en quelques lignes, lui rendra un hommage dont l'intéressé aurait sans doute été le premier surpris.

Philippe Cendron

cendronp@yahoo.fr